

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

Y. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : <i>Le Salon</i> (6 ^e article).....	LÉON MAYET.
Echos artistiques.....	X...
Nos Théâtres.....	L.M.
Par ci, Par là.....	Maurice P...
La Vie à Nice.....	Renée D'ULMÈS.
Croquis et silhouettes : <i>L'Artiste</i>	Henri BOMEL.
En Tramway.....	Eugène FOURRIER.
Lettre parisienne : <i>La Veillée</i>	Arsène ALEXANDRE.
La Vie en trois sonnets....	Clovis HUGUES.
Libre Chronique : <i>Mauvais coups... ratés</i>	FRANC-SILLON.
Bibliographie.....	X...
Spectacles et Concerts....	X...
Bulletin Financier.....	X...



CAUSERIE

Le Salon

(6^e ARTICLE)

MM. Louis PIOT — Jean BARDON
— Victor ARLIN — Gabriel TRÉVOUX — Georges DURAND — Louis VOLLEN — Olivier de COCQUE-REL.

Mmes Lor VENO — Elisabeth BLANCHARD — Gabrielle HIRSCH — Sophie OLIVIER.

J'ai déjà fait — à l'une de nos précédentes expositions — cette pénible constatation que beaucoup de portraitistes étaient au-dessous de la tâche qu'ils entreprennent.

Sur dix portraits de femmes — et l'on sait que les portraits de femmes sont toujours plus nombreux que les portraits d'hommes — il s'en trouve neuf qui pourraient figurer avec avantage sur les planches coloriées d'un journal de modes.

Je sais bien que la faute en est le plus souvent aux modèles qui ne se trouvent jamais assez flattés : est-ce donc une excuse ?

De toutes façons, il faut savoir gré aux artistes qui voient juste et réussissent à peindre comme ils voient.

Je ne parlerai que de ceux-là.

M. Louis Piot, qui expose un *Portrait de M. P...* (n° 431) que l'on s'accorde à considérer comme un des meilleurs du Salon, est aussi le peintre des élégances féminines.

Son tableau *Le Soir* (n° 432) nous transporte dans une serre d'où — par une baie largement ouverte — l'on aperçoit les bords de la Saône aux environs de l'Île Barbe. La jeune femme étendue sur une chaise longue, dans ce somptueux décor, est assurément un portrait et il faut louer l'artiste de la science avec laquelle il a fait ressortir — sous la clarté habilement tamisée d'une lampe — la physionomie pensive et distinguée de son modèle.

L'envoi de M. Jean Bardon comprend deux portraits.

Le Portrait de M. B... (n° 26), représenté assis et songeur — tellement songeur qu'il en a laissé éteindre son cigare — est d'un style large, d'une belle vigueur de touche, digne en un mot, d'un élève de Benjamin Constant.

D'une note plus intime — j'allais dire : plus vraie — *Le Portrait de ma femme* (n° 27) est traité avec beaucoup de netteté, de sûreté de lignes et de sobriété de coloration.

La physionomie du modèle est réfléchie, la pose sans prétention, et la rose piquée au corsage vient fort à propos enlever à la toilette sombre ce qu'elle pourrait avoir de trop sévère.

M. Victor Anrli, également formé à

l'école de Benjamin Constant, opère, comme le maître — dans la gamme des noirs.

Dans le *Portrait de Madame X...* (n° 11), un portrait en pied, toute la lumière est concentrée sur le visage dont les roses nacrés s'enlèvent avec une merveilleuse délicatesse.

L'œuvre — très remarquée — accuse une étonnante virtuosité.

Le Portrait de Mademoiselle C... (n° 524), une jolie blonde aux yeux bleus, l'éventail à la main, continue la série des belles personnes que Mlle Lor Veno semble prendre à tâche de nous présenter depuis quelques années.

Peut-être, serait-on en droit de réclamer un peu plus de vivacité et d'animation sur ce fin visage, traité, ce me semble, avec une précision trop excessive. Cette réserve faite, je tiens à louer la jeune artiste du talent qu'elle a déployé dans le frais arrangement de la toilette, dont les blancheurs chatoyantes ont une légèreté d'aquarelle.

Prise dans son ensemble, l'œuvre de Mlle Lor Veno est lumineuse et attirante.

Dans les deux portraits de M. Gabriel Trévoux, *Portrait de Mademoiselle C...* (n° 510) et *Portrait d'enfant* (n° 511), se retrouvent la justesse du dessin et la fermeté du pinceau, dont cet artiste ne s'est jamais départi.

Le portrait de Mlle C..., traité avec une belle franchise de teintes et d'un bon modelé, a valu à M. Gabriel Trévoux un rappel de deuxième médaille, en attendant une première qui ne saurait être longtemps différée.

Un éclairage moins parcimonieux aurait certainement ajouté à la valeur artistique du *Portrait de Madame B...* (n° 61 par Mlle Elisabeth Blanchard, où se rencontrent des qualités qui ne deman-

deraient qu'à être mises en meilleur relief.

Très étudié, très vivant, ce portrait n'en est pas moins d'une excellente facture. L'air de douceur et de bonté répandu sur le visage est habilement exprimé.

Le *Portrait de M. Tournié* (n° 193), par son pensionnaire, M. Georges Durand, est d'un bon dessin et d'une agréable coloration.

Le directeur de nos théâtres municipaux, appuyé sur le clavier d'un piano, est dans une pose très heureusement choisie. Les accessoires, et particulièrement l'étoffe à fleurs qui recouvre le piano, s'harmonisent parfaitement avec le sujet principal.

Dans la *Maharbab* (n° 277), une femme aux traits réguliers, au teint brun, aux cheveux noirs de jais, je retrouve — avec une vigueur plus accentuée — les brillantes qualités de dessin, de coloris et surtout d'expression que Mlle Gabrielle Hirsch avait mis dans l'étude, ou — pour être plus exact — dans le portrait qu'elle exposait au précédent Salon.

Mais pourquoi la *Maharbab* — d'un beau type oriental — ne serait-elle pas aussi un portrait ?

La logique des lignes est singulièrement compromise dans le *Portrait de Madame R...* (n° 398).

Qui donc a pu suggérer à cette jeune femme de soulever péniblement son bras droit pour l'appuyer sur le dossier du fauteuil où elle est assise ? Ce n'est certainement pas Mlle Sophie Olivier, dont les aptitudes de portraitiste sont incontestables.

Quelle gêne, grands Dieux ! et que devient l'épaule soumise à une pareille torture ? On ne la voit plus, mais, en revanche, on voit parfaitement la main dont tous les doigts sont constellés de bagues et de brillants.

Un joaillier estimerait sans doute que la main gauche — non moins constellée — n'a rien à envier à la main droite ; je me bornerai à dire que les brillants exposés sont superbes : si c'est là l'effet cherché, il est atteint.

J'interromps, avec la ferme intention d'y revenir, la revue des portraits qui, comme je l'ai dit, sont très abondants au Salon, pour m'arrêter devant les natures mortes de MM. Louis Vollen et Olivier de Cocquerel.

J'ai cette sensation que *Les Fruits* (n° 536) sont plus beaux que nature. M. Louis Vollen est évidemment un tentateur : cela se voit à sa manière de faire miroiter aux yeux — dans un véritable éblouissement — des oranges à enveloppe dorée, des raisins d'une

admirable transparence, des grenades dont les grains incarnat semblent autant de rubis prêts à s'échapper de leurs alvéoles.

A côté de ces fruits alléchants, des verres et des flacons aux reflets cristallins sont disposés avec cette belle science d'arrangement dont le maître a le secret.

Qu'il vienne de Chartres ou de Périgueux, du Nord ou du Midi, le *Pâté de mon ami Garbit* (n° 136) est assuré d'un bon accueil : il est plein de promesses... et de truffes.

Notre bon peintre de nature morte, M. Olivier de Cocquerel a fait, à l'envoi de son ami, une réception quasi-royale, en le présentant dans un plat d'argent, à côté d'une cafetière en métal doré, d'une aiguère en cristal bleu et d'un bouquet de violettes pour rappeler, sans doute, que les fleurs sont la gaieté des festins.

Pour n'en pas perdre l'habitude, M. de Cocquerel a envoyé un *Brocheton* (n° 137) comme on souhaiterait d'en prendre... si la pêche n'était pas prohibée en ce moment.

LÉON MAYET.

Echos Artistiques

Les représentations qui seront données, cette année, au Théâtre antique d'Orange auront, à l'occasion de l'Exposition, un éclat tout particulier.

M. Paul Mariéton, délégué de la Commission ministérielle d'Orange, s'occupe activement de l'organisation des spectacles prochains et, dès maintenant, il s'est assuré un programme merveilleux.

Les représentations auront lieu le samedi et le dimanche 4 et 5 août et peut-être donnera-t-on une représentation supplémentaire le lundi 6 août.

Le spectacle de la première soirée se composera d'*Alceste*, la tragédie d'Euripide, adaptation de M. Rivollet. On sait l'impression inoubliable que cette œuvre a laissée l'année dernière au public enthousiasmé.

Cette année, la musique de scène, tirée de la partition de Glück qui accompagnait cette œuvre magnifique sera considérablement augmentée et interprétée par le premier orchestre de Paris.

Alceste sera précédé du *Pseudolus* comédie de Plaute, adaptation de M. Castambide.

Le spectacle de la seconde soirée sera *Iphigénie en Tauride*, l'opéra de Glück, le chef-d'œuvre de la tragédie musicale qui vient d'obtenir à Paris un succès considérable.

Ces trois ouvrages seront interprétés par des artistes des théâtres municipaux.

Les recettes des théâtres parisiens ne sont pas précisément brillantes depuis le commencement de l'hiver.

Seul, l'*Aiglon*, de M. Edmond Rostand, se maintient au maximum, en dépassant, chaque soir, la somme de 11.000 francs.

Pour l'Opéra, voici les dernières recettes communiquées : *Guillaume Tell*, 12.501 ; la *Prise de Troie* et la *Korrigane*, 11.558. On sait que le maximum est de 22.000 francs.

Pour la Comédie-Française, les recettes, après avoir été très belles (à l'Opéra), sont devenues moins satisfaisantes (à l'Odéon).

Pour l'Opéra-Comique, la *Louise*, de M. Gustave Charpentier, assure seule de belles recettes ; à la 29^e, on a fait 6.630 fr.

On sait que l'Opéra vient de reprendre *Patrie*, du compositeur Paladilhe.

L'accueil plutôt froid fait à cette reprise, est constaté dans *Le Temps*, par M. Lalo, qui écrit :

« Dans *Patrie*, la musique proprement dite manque vraiment de substance et de beauté plus qu'il ne le faudrait ; elle est creuse et l'orchestre, en particulier, est souvent d'une pauvreté en même temps que d'une banalité excessives. Tout cela, en 1886, pouvait passer à peu près inaperçu. Mais, depuis ce temps, le goût des concerts symphoniques, l'habitude, même aux théâtres, des œuvres plus fortes ont ouvert les yeux du public et ce qui ne surprenait ni ne déplaisait alors, surprend et déplaît aujourd'hui.

On s'occupe dès maintenant, à la Comédie-Française, de célébrer, en 1902, le centenaire de la naissance de Victor Hugo, par une reprise des *Burgraves*, qui n'ont jamais été rejoués depuis la création.

Les compositeurs italiens ne s'endorment pas sur leurs précédents succès.

M. Puccini travaille à un grand opéra historique : *Marie-Antoinette*, M. Mascagni écrit une tragédie lyrique, *Vestile* et termine la trilogie de *Roland furieux*, de l'Arioste. M. Giordano met la dernière main à un *Roi de Rome*.

La basse Gresse qui vient de mourir appartenait à l'Académie nationale de Musique depuis une dizaine d'années. Il venait de la Monnaie de Bruxelles, à laquelle il appartenait longtemps, en compagnie d'artistes connus à Lyon, le ténor Tournié, la basse Dauphin, le baryton Devoyod, qui formaient avec lui une troupe remarquable. Parmi les créations les plus importantes de Gresse, il convient de citer le rôle de Hagen dans *Sigurd*, ceux du Roi dans *Lohengrin*, du Landgrave dans *Tanhäuser*, de Hunding dans la *Valkyrie*.

Gresse était originaire de la région lyonnaise qui, en dépit de son climat peu favorable aux chanteurs, a produit un grand nombre d'artistes réputés parmi lesquels il nous suffira de citer Mme Deschamps-Jehin, MM. Lassalle, Delmas, le ténor Jérôme, Plançon, Chambon, pour ne parler que des chanteurs de la période actuelle.

NOS THÉÂTRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

La comédie en trois actes d'Alfred Capus, *Les Maris de Léontine*, que le théâtre des Célestins doit donner ce soir, vendredi, pour la dernière soirée de gala, a été représentée avec un gros succès, au Théâtre des Nouveautés, le 14 février dernier.

En voici, par avance, l'analyse d'après un de nos confrères parisiens.

« Adolphe Dubois a divorcé avec Léontine, sa femme, mais, comme il ne l'a pas oubliée, il lui accorde de temps en temps quelques subsides. Elle vit assez irrégulièrement et elle est lâchée par son protecteur. Elle vient demander asile à son ancien mari. Après quelque résistance, il consent, mais grâce à la protection d'un de ses amis, Plantin, député, il obtient un poste de commissaire de police en province. Dans l'appartement de son mari, elle reçoit ses amis et deux messieurs, un professeur d'agriculture, Grimard, et le baron de la Jambière qui l'invitent à dîner pour le soir.

« Nous retrouvons Léontine mariée au baron de la Jambière, à Châtellerault. Elle trompe le baron avec son ami intime Grimard. Le baron, prévenu par sa tante, et furieux, veut divorcer. Il fait venir le commissaire de police pour constater le flagrant délit. Ce fonctionnaire n'est autre que Dubois, le premier mari de Léontine. Or, Dubois fait tant et si bien qu'il réconcilie les deux époux. Le baron, ravi, ne veut plus d'autre ami que Dubois, et ce pauvre Dubois est de nouveau condamné à vivre à côté de la femme avec laquelle il a divorcé.

« Il s'est bien gardé de dire que Léontine a été sa femme. C'est la tante qui se charge de l'apprendre au mari qui, devant l'assurance de sa femme, lui promettant que, maintenant, elle n'a plus rien à lui cacher de sa vie, accepte la situation, et marie Dubois à une de ses cousines fort riche. C'est ainsi qu'un mari divorcé se trouve toujours mêlé à la vie de sa femme ».

Cette donnée un peu risquée est présentée, paraît-il, avec beaucoup de verve et d'esprit, par M. Alfred Capus.

L'interprétation des *Maris de Léontine*, au théâtre des Célestins, est confiée à Mmes Billon et Darthenay, et à MM. Arnaud, Coradin, Cousin et Perret.

La troupe de drame a fait ses adieux jeudi dans la *Grâce de Dieu*.

Par ci, Par là

La saison lyrique, qui avait commencé par *Les Huguenots*, vient de se terminer sur une magnifique représentation de *Manon*. Jamais, peut-être, l'œuvre délicate de Massenet n'avait été interprétée avec un ensemble aussi remarquable et d'une façon aussi magistrale de la part des deux principaux protagonistes. Il semblait qu'un souffle d'amour entraînait Mme Tournié et M. Scaremberg, et la personification de Manon et de des Grieux était idéale. Le charmant duo de la table, l'acte passionné de St-Sulpice, la scène amère de l'hôtel de Transylvanie et enfin la douloureuse page finale ne furent qu'un long triomphe pour nos deux excellents artistes, auxquels les rappels et les bis ne furent pas ménagés. Toutes ces ovations se sont terminées par une avalanche de palmes et de couronnes, bien dignement méritées.

L'orchestre lui-même a été récompensé en la personne de son excellent chef, M. Miranne, dont le talent et la patience furent mis à l'épreuve durant toute la saison par la mise au point des œuvres du répertoire et les études de *Cendrillon*, *Tristan et Yseult* et *Jahel*. Un magnifique bronze lui a été offert de la part de la direction et cette délicate attention, qui honore autant celui qui l'a eue que celui qui en fut l'objet, a valu à notre dévoué maestro une grandiose ovation de la part de la salle entière.

Maintenant que le rideau s'est baissé pour six mois, il convient de dresser le bilan de la saison qui fut ce qu'en pouvaient faire augurer les courtes notes que nous avons publiées, au début, sur les principaux artistes.

Le grand opéra et l'opéra demi-caractère ou traduction ont fait les frais principaux de nos soirées lyriques, quand, par contre, l'opéra-comique proprement dit y a été laissé dans l'ombre par la raison majeure que nous n'avons jamais eu de ténor léger pour l'interprétation.

Les Huguenots, *La Juive*, *Sigurd*, *Hérodiade*, *Guillaume*, *Samson*, la *Favorite*, ont été interprétés d'une façon homogène par Sylvain, Mondaud, Mmes Bressler et Milcamps, mais aussi d'une façon souvent insuffisante par Mme Foedor et M. Garoute, qu'il serait utile, pour les intérêts même de la direction, de remplacer la saison prochaine.

Carmen, où Scaremberg est si bon, a été forcément négligé faute d'une Carmen, sinon à son niveau, mais tout au moins suffisante.

Henri VIII n'eut qu'une représentation publique, il vaut mieux ne pas en parler ! *Manon* et *Werther* furent deux succès bien justifiés par la maîtrise qu'y apportèrent Mmes Tournié, Bressler-Gianoli et M. Scaremberg ; quant à *Faust*, il a obtenu le succès que l'œuvre par elle-même attirera toujours, mais

non pas par l'interprétation qui, à part Mme Tournié et Mlle Milcamps, fut plutôt inférieure du côté masculin.

Parmi les nouveautés *Cendrillon* est l'œuvre qui a fourni la plus longue carrière. Quoique la partition soit par trop incolore et mystique, elle parvint à attirer le monde par son interprétation, remarquable de la part de Mmes Tournié, Milcamps et de M. Huguet, à peine suffisante chez Mmes Strelisky et Duprat et réellement mauvaise pour Mme Bresson qui, dans le rôle créé par Mme Deschamps-Jehin, fut tout à fait grotesque.

Tristan et Yseult a fait la joie des wagnériens irréductibles et a trouvé en Mlle Janssen et en MM. Scaremberg, Mondaud et Sylvain, des défenseurs remarquables.

Cette partition qui, il y a quelques dix ans, fut jugée par les wagnériens eux-mêmes comme l'œuvre d'un fou et comme une erreur de la part du maître de Beyreuth, n'a pas aujourd'hui de plus grands admirateurs que ceux-là mêmes que la stigmatisaient jadis ! Entre deux opinions aussi opposées, il convient de se placer dans un juste milieu et de reconnaître qu'il y a de fort belles pages dans le duo du deuxième acte, des inspirations remarquables dans la première partie du troisième, mais aussi que le premier est bien long et bien monotone !

L'orchestre a livré dans *Tristan*, une bataille formidable de laquelle il est sorti vainqueur et dont le succès lui fait le plus grand honneur que l'on puisse désirer.

Je ne sais quelle pensée a guidé M. Tournié à monter *Jahel*. L'auteur, M. Arthur Coquard, nous avait déjà présenté *La Jacquerie* et l'insuccès en fut complet. Il en a été de même pour *Jahel* qui, après deux représentations, a disparu pour jamais de notre répertoire. Ceux qui l'ont vu ne le regretteront pas, et ceux qui ne l'ont pas vu n'y perdront rien !

Voilà, en quelques lignes pleines de lacunes volontaires, le bilan de la saison lyrique qui a été un gros succès pour la direction et les artistes.

Ce succès lui-même m'interdit toutes critiques formulées par le public au cours de la saison et auxquelles, j'en suis certain, la compétence de M. Tournié et son désir de plaire à ses habitués, saura donner satisfaction pour l'année prochaine. C'est là le seul désir que je puisse exprimer en lui adressant mes félicitations pour l'intelligence qu'il a déployée pendant ses deux premières années de gestion.

Maurice P...



THÉ

DES MANDARINS

QUALITÉ EXTRA SUPÉRIEURE

250 grammes.....	2.50
125 —	1.50
50 —	0.60
Le kilo.....	9.50
500 grammes.....	4.75

DÉPOT GÉNÉRAL :

6, Rue de Jussieu, 6
LYON

Vient de Paraître

TRAITÉ SUR LE RISQUE PROFESSIONNEL

ou Commentaires des Lois du 9 avril 1898
sur les accidents du travail, du 24 mai
1899 sur la Caisse nationale d'assurances,
du 29 juin 1899 sur les Polices en cours,
et du 30 juin 1899 sur l'Agriculture.

Par LOUBAT

Procureur général à Grenoble

Ouvrage honoré d'une souscription du
ministère de la justice.

Prix : 8 fr. — Franco : 9 fr.

EN VENTE à l'AGENCE FOURNIER

14, Rue Confort, 14 à LYON
et dans ses Succursales.

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à
tous ceux qui sont atteints d'une maladie
de la peau : dartres, eczémas, boutons,
démangeaisons, bronchites chroniques,
maladies de la poitrine, de l'estomac et de
la vessie, de rhumatismes, un moyen
infaillible de se guérir promptement ainsi
qu'il l'a été radicalement lui-même après
avoir souffert et essayé en vain tous les
remèdes préconisés. Cette offre, dont on
appréciera le but humanitaire, est la con-
séquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou par carte postale à M.
VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble,
qui répondra gratis et franco par courrier
et enverra les indications demandées.

LA VIE A NICE

La dernière semaine de mars sembla
résumer toute la vie de Nice, sous ses as-
pects les plus imprévus.

Jeudi, 22, on annonçait la Redoute
Blanche et voici que, dès le matin, la
chaîne des montagnes apparut vêtue de
dominos en neige. Puis un rayon de
soleil, traitreusement, souleva le loup
blanc des monts qui, d'abord, laissèrent
voir le bout de leur nez, et apparurent
en leur majesté dénudée.

Le soir, les jardins et la salle du Ca-
sino étaient parés de bannières blanches,
suspendues au plafond, comme des rayons
blancs matérialisés.

C'est étrange, presque lugubre. Les
yeux qui, tout le jour, s'emplissent des
couleurs vives du Midi, sont surpris par
cette teinte froide.

Arlequines, Normandes, Pierrettes, Pa-
pillons, Fées, errent, et ces femmes ont
d'effrayants visages de mystère immobile
dans lesquels, seuls, les yeux apparais-
sent, miroirs de l'âme.

Yeux qui habitent sur des traits placi-
des et, vus seuls, sont pervers. Yeux de
filles qu'on aperçoit avec les lèvres ten-
tatrices, les narines bestiales, et qui sont
restés des yeux de petite fille. Yeux lim-
pides de douceur et d'amour, qui demeurent
à l'ombre des paupières et se révé-
lent, soudain, lumineux en l'immobilité
blanche du visage.

Ce soir-là est unique pour les honnêtes
femmes. Car les admirations qui les
effleurent d'ordinaire, montent vers elles
comme l'encens vers l'idole lointaine et,
au fond de leur âme, le doute persiste.
Ce respect n'est-il pas de l'indifférence ?
Et, ce soir-là, où, sous le même uniforme,
demi-mondaines et mondaines sont con-
fondues, ces dernières ont la joie folle
d'être trouvées aussi séduisantes que
l'autre, l'ennemie qu'on méprise, en la
jalosant un peu.

Parmi les fantômes qui s'agitent, Jean
Lorrain, couronné de fleurs, le Jean Lor-
rain d'abord blanc et mystérieux de
Buveurs d'Ames, *La Forêt bleue*, *Astarté*.
Puis un Lorrain nouveau s'éveille, leste
à la riposte, provocant et imprévu et
étourdissant, un Lorrain qui ressemble
comme un frère, à Rétif de la Bretonne.
Un Jean Lorrain qui s'évade pour quel-
ques jours de Paris, laisse le dernier né
— un volume d'art troublant — faire son
entrée dans le monde tout seul. Et puis,
il retournera, emportant en ses yeux les
éblouissements du Midi, et il s'occupera
de mettre en scène l'œuvre féérique, sa
prose extériorisée.

Cependant, l'heure s'avance, les yeux
des jolis masques se troublent, c'est la
déroute des ombres blanches qui s'effa-
cent, semblent se fondre dans la brume
matinale.

Et, après ces moments de la folie, on a

trouvé des impressions d'art neuf et
hautain. Lina Diligenti a repris ses re-
présentations, et donné au Cirque *Eli-
sabeth* un des plus beaux rôles. Au
théâtre Risso, elle composa le rôle
d'Hamlet d'inoubliable façon, fut l'être
tragique, impulsif et raisonneur, dominé
par l'idée qui marche avec l'impitoyable
logique du boulet.

Un des coins les plus curieux de Nice,
le théâtre Risso. Une petite salle peinte
à la chaux, trois rangs de fauteuils en
damas rouge, les autres en paille, deux
galeries. La scène est étroite, sans pro-
fondeur, avec des décors minables,

On joue là des drames historiques et
des tragédies grecques.

La première fois que je pénétrai au
théâtre Risso on donnait *Médée*. La
salle était comble. En bas, des petits
commerçants endimanchés, des gens du
peuple niçois ou piémontais.

Alors paraît Mme Lina Diligenti-Mar-
quez, grande, majestueuse, drapée dans
une étoffe d'un pourpre sombre, ses
lourds cheveux épars encadrent des traits
réguliers, sans dureté. Les yeux gris
bleuté, très limpides, ont un regard qui
flotte, alanguie de douceur ou bien s'as-
sombrit, la bouche sourit avec une irré-
sistible séduction.

Elle a des attitudes sculpturales, dra-
pée dans son manteau, dont elle relève
un pan sur ses yeux, et semble une sta-
tue du désespoir, puis son masque se
crispe en une volonté tragique et ses
mains se détendent, caressant les bou-
cles des petits enfants qui interprètent
leurs rôles avec une naïveté charmante.

Et chaque pose de Mme Diligenti évo-
que en nous un souvenir des nobles
Grecques aux draperies harmonieuses
avec je ne sais quelle grâce vivante. La
Grèce antique vue à travers l'Italie mo-
derne.

Mme Lina Diligenti atteint ce point
de talent qui ne laisse plus aucune place
pour la critique.

Chose infiniment rare chez les fem-
mes, elle perd la notion du public. En-
trant en scène, elle est Hamlet ou
Oreste, et n'a pas le regard inconscient
des artistes pour voir la salle.

« Il n'y a pas de public, dit-elle, il
y a le mur ».

Et, vivant son rôle elle donne l'im-
pression de la Vérité. La nature et l'art
sont si intimement liés qu'on s'incline
comme devant un chef-d'œuvre.

Et la troisième impression fut donnée
dimanche à la bataille des fleurs.

Le long de la mer d'un bleu vibrant
à la surface de laquelle s'allument des
étincelles, les voitures fleuries glissè-
rent, buissons mobiles. Les unes, bran-
ches d'œillets chiffonnant leurs coloret-
tes parfumées ; les autres de roses viva-
ces ; celles-ci, en petites violettes gra-
ciles, et celles-là en mimosas, comme s'il

avait neigé de l'or Et cet or pâle respren.
dissait sous l'or vif du soleil.

Puis c'étaient les voitures d'anthesis,
comme de grands bouquets de fiançailles.
Et, d'une voiture à l'autre, les fleurs
volaient, tels de grands papillons em-
baumés.

La fête se termina dans l'apothéose
d'un coucher de soleil. Le ciel, d'un
bleu pâle, se stria d'orange pâle, qui peu
à peu, s'atténua jusqu'au rose mourant.

Alors les voitures demie-dégarnies,
s'en furent à travers la ville, et le long
des rues, des gamins déguenillés les
poursuivaient, criant d'une voix stri-
dente:

« Bouquets ! Bouquets ! »

Et ils étaient touchants, ces mendiants
de fleurs. En leur faisant l'aumône em-
baumante on songeait aux mendiants
d'idéal. A ceux-là, qui donc jettera un
peu de rêve.

Rénée d'ULMÈS.

Croquis et Silhouettes

L'ARTISTE

A mon ami Pétrus Béguin

A peine le soleil éclairant l'horizon,
Globe vermeil, flamboie à la voûte azurée,
Que l'abeille, pensant à sa tâche sacrée,
Va désertant sa ruche et vole à la moisson;

Tout le jour, et le temps que dure la saison,
En tous sens elle suit la plaine diaprée,
S'arrêtant quelquefois, rêveuse, énamourée,
Quand une fleur rayonne ou que chante un pinson.

Ainsi, l'artiste va son chemin dans la vie,
Ecrasant sous les pas les ronces de l'Envie,
Satisfait de son sort, riant de ses douleurs;

Et rien ne le distrait de sa tâche entreprise
Si ce n'est quelquefois près de la route grise
Les rêves, ces oiseaux, et les Femmes, ces fleurs !

Henri BOMEL

EN TRAMWAY

— Rue Turbigo ! cria le receveur du
tramway pendant que le conducteur ar-
rêtait les chevaux.

La foule se pressait devant les bureaux.
Le receveur appela les numéros.

— Vingt-deux.

Deux dames se présentèrent.

— Les deux cocottes, dit un loustic,
debout sur la plate-forme.

— Insolent ! dit une des dames.

— Vingt-trois ! hurla le receveur.

Une grosse dame monta.

— Où y a-t-il de la place ? demanda-t-
elle en regardant de tous côtés ; où faut-
il me mettre ?

— En haut, en bas, comme vous vou-
drez, dit le receveur, ce n'est pas moi
qui paye.

Vingt-quatre, appela-t-il.

Une femme, porteuse d'un baluchon,
escalada la plate-forme.

— Je me rends rue du Château-d'Eau,
dit-elle au receveur, vous m'arrêterez en
face de la rue ; je vais porter de l'ou-
vrage au cinquième.

— C'est bien, madame, dit le rece-
veur, on vous y montera.

Complet ! cria-t-il.

Le tramway se mit en marche.

Le receveur recueillit le prix des places.

Quand il eut fini :

— Quel est le mufle qui m'a glissé une
pièce démonétisée ? demanda-t-il.

Il se fit un silence.

— Ce n'est personne, reprit-il, je m'y
attendais ; faut-il qu'il y ait des voya-
geurs rosses !

— Ces gens-là sont bien mal embou-
chés, dit un vieux monsieur à une jeune
femme placée à son côté.

— C'est mal de tromper ces pauvres
gens, dit la jeune femme.

— Les boulevards ! cria le receveur.

Une dame et sa fille descendirent ; à
peine à terre, la dame s'aperçut qu'elle
avait oublié sa sacoche.

Elle pria le receveur de la lui remettre.

— Votre sacoche, dit le receveur, mé-
fiant ; qu'est-ce qui me prouve qu'elle
est à vous ?

— Je descends à l'instant et je viens
de l'oublier ; ces messieurs et ces dames
peuvent en témoigner.

— Je reconnais madame, dit le vieux
monsieur ; cette sacoche est bien la
sienne.

— Moi aussi, appuyèrent les autres
voyageurs.

— Moi, je n'en sais rien, dit le receveur.

— Rendez-la moi, je vous en prie,
monsieur, reprit la dame, elle renferme
mon porte-monnaie.

— S'il y a des valeurs, raison de plus
pour que je ne vous la rende pas.

— Je vais vous énumérer les objets
qu'elle contient : un porte-monnaie ren-
fermant quarante-deux francs, un mou-
choir, deux clés, trois lettres.

Le receveur vérifia, c'était exact.

— Veuillez me la rendre, je suis pres-
sée ; j'ai des courses à faire.

— Impossible, madame, dit le rece-
veur, les règlements le défendent ; je dois
la remettre au contrôleur.

— C'est une plaisanterie, reprend la
dame ; vous reconnaissez que cette sacoch-
e m'appartient et vous ne voulez pas
me la rendre !

— Voici le contrôleur, dit le receveur,
je vais la lui donner ; arrangez-vous avec
lui.

Les deux voyageuses suivent le contrô-
leur au bureau ; la dame lui explique son
affaire et le prie de lui rendre son bien.

— Impossible, madame, dit le contrô-
leur, les règlements sont formels : je dois
envoyer tout objet trouvé dans l'inté-
rieur des voitures au dépôt central de la
Compagnie.

(A suivre)

Eugène FOURRIER.

AUX SOURDS Une dame riche, qui
a été guérie de sa sur-
dité et de bourdonnements d'oreilles par
les Tympan artificiels de l'Institut Ni-
cholson, a remis à cet Institut la somme
de 25,000 fr., afin que toutes les personnes
sourdes qui n'ont pas les moyens de se pro-
curer les Tympan puissent les avoir gra-
tuitement. S'adresser à l'Institut « Longcott »,
Gunnersbury, Londres, W.

Liqueur de Table

DE

PREMIÈRE MARQUE

ÉLIXIR

DE

S^T-PIERRE

DU

FRÈRE DIODATO CAMURANI

DIRECTEUR DE LA

Pharmacie du Vatican, à Rome

Dépôt général pour le Monde entier

EXCEPTÉ L'ITALIE

11, rue Grôlée, LYON

EN VENTE

Dans toutes les bonnes Maisons

GUÉRISON SURE ET RADICALE

DES

Migraines, Névralgies

PAR LES

DRAGÉES

DES

RR. PP. PRÉMONTRES

à base de Valériane de Zinc

et des principes actifs du Quinquina

DÉPÔT GÉNÉRAL A LYON :

Pharmacie BERTRAND Aîné

FRANÇON Successeur, 21, place Bellecour

Envoi franco contre 3 fr. en timbres ou mandat
Dans toutes les bonnes Pharmacies

Nous recommandons à nos lectrices un charmant ouvrage, *Maman et Bébé*, qui leur sera un guide et un ami.

Maman et Bébé est en effet un livre clair et méthodique comprenant 330 pages, traitant à fond l'hygiène particulière de la femme pendant la grossesse et après les couches, puis l'hygiène de l'enfant au premier âge, des soins à lui donner, de son éducation, de ses plaisirs même, tant que dure la période critique de sa croissance physique intellectuelle et morale.

L'auteur a su rester clair et attachant, en entrant dans tous les détails qui embarrassent si souvent les jeunes mères.

Pour recevoir franco par la poste, le volume *Maman et Bébé*, envoyer un mandat de 3 francs à MM. SCHNEIDER FRÈRES et MARY 18 bis, rue Raspail, à Levallois-Perret.

ANNUAIRE GÉNÉRAL

DU

Commerce de Lyon
et du Département du Rhône

EN VENTE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

PLAN

DE LA

Ville de St-Etienne

Echelle 1/10.000

Dressé par le Service Municipal de la Voirie
(MARS 1898)

1/2 grand aigle, ville et faubourg, 1 fr.

EN VENTE

AGENCE FOURNIER

14, rue Confort. LYON

Lettre Parisienne

LA VEILLÉE

L'excès en tout est un défaut, dit le proverbe, qu'on ne saurait trop souvent répéter non seulement à ceux qui seraient disposés à se laisser aller aux excès, mais à ceux aussi qui se donnent mission de les réprimer.

Les législateurs, tous les premiers, tombent sous le coup de cette loi, seulement, ils ne l'observent pas toujours, et ceux qui sont chargés de faire observer les lois ne l'observent pas toujours non plus. Telle est la sagesse humaine: elle n'est pas parfaite.

Il s'est produit récemment un fait d'une haute importance. On l'a commenté en de nombreux articles, mais il y a toujours à dire là-dessus. Le journal *La Fronde* est composé par des femmes. C'est une excellente idée. Un journal qui défend les droits de la femme, et tout d'abord le droit de vivre, doit commencer par lui procurer du travail. Mais, d'autre part, dans une bonne intention, une loi a été votée en ces dernières années qui prohibe le travail de nuit imposé aux femmes. Retenez bien ce mot: *imposé*; je ne sais pas s'il est dans le texte de la loi, mais il est dans son esprit, il doit y être, sans cela elle serait absurde.

Or un jugement vient d'être rendu interdisant à *La Fronde* de faire travailler ses compositrices la nuit. Autant dire qu'on met sur le pavé une cinquantaine d'ouvrières qui ne le demandaient certainement pas. Car enfin un journal se compose la nuit et, même pour obéir à la loi, il est impossible de composer pendant le jour un journal du matin.

Je ne sais pas si le tribunal qui a rendu le jugement a commis sciemment une absurdité et une action inhumaine. J'imagine bien plutôt qu'en appliquant rigoureusement à la lettre une loi incomplètement étudiée, il a voulu appeler de nouveau l'attention des législateurs sur les défauts de cette loi.

Que l'on punisse sévèrement les abus qui pourraient être préjudiciables à la vie des femmes qui travaillent, rien de mieux. Augmenter leur salubrité, leur bien-être, leur salaire aussi toutes les fois que vous le pouvez, bravo! Mais leur retirer le pain de la bouche sous prétexte de les protéger est un peu une mesure digne de Gribouille. Et, voyez la logique: les lois qui sont censées protéger la femme contre la concurrence de l'homme commencent,

comme dans le cas de *La Fronde*, par favoriser cette concurrence puisque la *Fronde*, pour continuer à paraître, devra remplacer ses typographes femmes par des hommes! Quand je vous disais que l'excès en tout est un défaut!

Les caricaturistes qui ne sont pas si peu sérieux qu'on pense ont commencé à s'occuper de cette étrange conception, et à dire là-dessus des choses aussi humoristiques que sensées. Dans le *Rire*, Henry Somin nous montre un monsieur austère, un député, je suppose, qui suit une petite dans la nuit et qui lui tient ce langage: «Touteseule à cette heure, Mademoiselle! Jurez-moi que vous ne courez pas, en ce moment, vous livrer à la typographie!» Le mot est plaisant et profond à la fois.

D'ailleurs, ce moraliste aurait bien pu dire: vous livrer à la couture ou à la mode, car le cas de *La Fronde* a attiré l'attention plus particulièrement parce que les choses de la presse ont toujours plus de retentissement, mais dans les professions qui procurent à la femme son pain quotidien, il en est qui souffrent aussi de cette loi faite peut-être pour faire valoir quelques députés auprès d'électeurs aisément fascinés par des clichés déclamatoires, mais peu pratique et moins bienfaisante qu'elle n'en a l'air.

Je parlais de cela avec une personne fort au courant des industries parisiennes de la mode qui font vivre tant de milliers de jeunes filles et de femmes. Mais nous ne demandions pas tant que cela à être protégées, me disait-elle. Au contraire, dans les moments de forte saison, à l'époque du grand prix du Salon, des grandes fêtes et des bals, nous étions très heureuses de *veiller*, comme on dit. D'abord parce que nous gagnions davantage ces jours-là, et puis parce que cela nous faisait plaisir de savoir que les affaires marchaient bien. Ensuite, il ne faut pas croire que c'étaient des fatigues sans repos. Après les grandes veillées, on nous accordait des heures, des jours, même des vacances payées bien entendu! Les patrons d'alors que l'on n'exaspérait pas par des lois et des contraventions, nous rendaient le travail agréable pendant ces veillées elles-mêmes. On nous apportait à souper, nous travaillions de bon cœur, il fallait voir. En somme, nous n'étions pas comme de pauvres ouvrières d'usine, casseuses de sucre ou allumetières qu'il a été bon de protéger sans doute contre un travail meurtrier.

On aurait dû au moins établir des catégories. Seulement, les législateurs ne savent pas distinguer entre l'usine et l'atelier parisien. Ce n'est pas du tout

la même chose. L'une est parfois un véritable enfer, l'autre, sans être le paradis, est du moins pour les jeunes femmes et jeunes filles un paradis relatif. Elles sont gaies, heureuses de leur sort. Il suffit de les voir se rendre aux ateliers, le matin, de les en voir sortir le soir ou aux heures des repas, comme des volées d'oiseaux bavards et chanteurs. Ah ! si l'on se préoccupait de leur assurer le même contentement relatif pour les jours de la vieillesse, ce serait excellent, c'est là qu'il faudrait faire porter les efforts, mais le reste est un peu de la comédie, le reste est destiné à éblouir la galerie, à paraître faire quelque chose pour le bonheur du peuple. Et vraiment, en effet, le peuple est bien avancé, cela lui fait une belle jambe, comme on dit, parce qu'on aura empêché de veiller, pendant la valeur d'un ou deux mois de l'année, des couturières et des modistes qui, pour la plupart, ne demandent pas mieux et parce qu'on aura défendu à un journal de femmes d'employer la nuit des compositrices qui ont absolument besoin de ce travail pour vivre.

Arsène ALEXANDRE.

La Vie en Trois Sonnets

*Naître en pleurant et faire, hélas ! pleurer sa mère ;
Grandir en récitant des fables, sans savoir ;
Chasser aux papillons, apprendre la grammaire ;
Mal dormir, tout petit, dans un très grand dortoir ;
Trouver douce à vingt ans la destinée amère ;
Croire aimer, parce qu'on est jeune et plein d'espoir ;
Puis, aimer et souffrir, parce que la Chimère,
Si blanche qu'elle soit, montre un bout d'aile noir ;
Avoir lu Lamartine et ne plus le relire ;
Avoir de beaux enfants, les bercer, et se dire
Qu'ils vous laisseront vieux et seuls en vos maisons ;
Subir le froid, l'exil, l'injustice, l'envie ;
Telle est l'atrocité qu'on appelle la vie ;
Et cela vaut pourtant les pleurs que nous versons !*

Ce qui vaut tout le prix de nos larmes humaines,
C'est de croire et d'aimer même en ayant aimé ;
On n'entend pas d'en haut le bruit que font les haines,
Tant qu'aux chastes amours le cœur n'est pas fermé.

Pour peu qu'on ait gardé dans son sang, dans ses veines,
L'idéal qu'on faisait et qu'on a proclamé,
Le méchant dédaigné s'épuise en trames vaines,
Et l'outrage n'est plus qu'un passant désarmé.

L'espérance survit à la jeunesse morte.
On a voulu la gloire, on a l'amour. Qu'importe
La forêt sans le nid, le laurier sans la fleur ?

Nos baisers d'autrefois qu'un aveu fit éclore,
Ecloront de nouveau, plus parfumés encore,
Aux lèvres des enfants nés de notre douleur.

D'ailleurs, le souvenir est là, charmant et rose.
Vieillir, c'est s'endormir : on rêve quand on dort.
Toujours un ancien vers chante dans notre prose ;
Toujours un vague avril se mêle à notre sort.

Qu'est la vie ? Un instant. Et l'homme ? Peu de chose ;
Mais, quand on se souvient, on est grave, on est fort ;
Un rien fait déborder l'urne qu'on croyait close,
Tout l'être ressuscite en allant vers la mort.

On tressaille, on revit dans l'idylle passée ;
On est enfant et père, épouse et fiancée ;
On pleure avec la source, on plane avec l'oiseau.

On voudrait dans ses bras tenir le ciel immense ;
Car même pour les vieux le printemps recommence,
Et la tombe, après tout, n'est qu'un autre berceau.

Clovis HUGUES.

LIBRE CHRONIQUE

Mauvais coups... ratés

L'histoire des peintres célèbres nous apprend que le Corrège, en extase devant un tableau de Raphaël, s'écria, dans un mouvement de noble orgueil : *Anch'io son' pittore !* — « Et moi aussi je serai peintre ! ».

Suivant cet exemple, renouvelé de l'antique, on assure — dans les cercles mal informés — qu'aussitôt après l'attentat dont il fut approximativement victime, le prince de Galles s'empressa de télégraphier, avec une royale fierté, à M^e Fernand Labori : « Et moi aussi j'ai failli avoir mon trou de balle ! ».

Son aspirant meurtrier, le jeune exalté Sipido, vient de nous attirer — par son mauvais coup raté — une méchante affaire avec la presse anglaise, laquelle est unanime à déclarer que c'est dans notre littérature que cet apprenti criminel a puisé la folle anglophobie, qui lui a fait manquer l'héritier de la couronne britannique.

A l'appui de cette allégation, les journaux londoniens font remarquer que ce petit galopin de flamand, interrogé par le juge d'instruction et sommé de dévoiler le nom de son complice, a répondu — en plagiant, en belge, la riposte de Cambronne aux Anglais de Waterloo : — « *Meert !* »

Il y a, évidemment, dans cette réminiscence, tous les éléments d'un *casus belli* que notre diplomatie aura de la peine à éviter.

E. BOSCH & C^{ie}

Costumiers du Grand-Théâtre

et des Célestins

FOURNISSEURS DE LA VILLE

1, rue du Théâtre, 1

DERRIÈRE LE GRAND-THÉÂTRE.

LYON

MATÉRIEL POUR CAVALCADES

et Théâtres de Sociétés

Location d'Habits Noirs

EXPOSITION

Internationale Religieuse

DE 1900

Ces bons donnent droit aux avantages suivants :

1^o A 50 % des bénéfices nets ;
2^o A leur remboursement à 40 francs, c'est-à-dire au double de leur valeur, par voies de tirages trimestriels ;
3^o A 20 tickets gratuits d'entrée à cette exposition.

Prix du Bon : 20 fr. tous frais compris.

En vente : AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

BERLITZ SCHOOL

OF LANGUAGES

13 RUE DE LA RÉPUBLIQUE. ENSEIGNEMENT Pratique et rapide des

LANGUES VIVANTES.

Anglais : Allemand : Russe.
Espagnol : Italien.

Succursales dans les grandes villes d'EUROPE et d'AMÉRIQUE.

PROFESSEURS NATIONAUX.

MÉTHODE NATURELLE. pas de traduction.
Il n'est jamais parlé français. L'élève est comme en pays étranger et pense dans la langue.

CÉRÉALINE GIRAUD

Nouvel Aliment, le meilleur de tous
Pour les enfants et les estomacs délicats

GROS ET DÉTAIL

LYON- 22, rue Victor-Hugo, 22 - LYON

PIANOS

Ch. MORETTON & C^{IE}

LYON, 9, place des Jacobins, 9, LYON
(ENTRESOL)

Harpes Chromatiques

SANS PÉDALES

LEÇONS — VENTE — LOCATION

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER.

Exiger le véritable nom

ABONNEMENT SANS FRAIS

A tous les Journaux DU MONDE

AGENCE FOURNIER

Rue Confort, 14, LYON

ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES **ESPIC**
ou la POUDRE
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le
plus efficace de tous les remèdes pour
combattre les Maladies des Voies respiratoires.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
Toutes Pharmacies, 2^e la Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

ANÉMIE



EN 20 JOURS
GUÉRISON RADICALE par l'**ELIXIR de S. VINCENT de PAUL**
Renseignements chez les **SEURS de la CHARITÉ**, 105, Rue Saint-Dominique, Paris.
GUINNET, Ph^{ie}, 1, Passage Saulnier, Paris et Ph^{ie}. — Broch. Franco.

Les pirates britanniques ont heureusement, en ce moment, trop de fil à retordre dans le sud africain pour venir nous chanter pouilles.

Leur foudre de guerre, Roberts (Macaire), après être entré à Bloemfontein comme dans de la margarine, s'y trouve à peu près dans la situation du soldat criant à son chef d'escouade, sur le champ de bataille: « Caporal, je viens de faire un prisonnier » — « Eh ! bien, amène-le ! répond le porte-galons de laine. — : « Impossible, caporal, il ne veut pas me lâcher ! »

Le généralissime anglais a bien conquis la capitale des Orangistes, soumis le sud de l'Etat libre, capturé le brave Cronjé, débloqué Kimberley, secouru Mafeking... de loin — en violant la neutralité du Portugal — exterminé le preux Villebois-Mareuil et son armée de 68 hommes; mais voilà que les Boers ne veulent pas le lâcher!

Un Français a acheté, à Londres, aux enchères publiques, pour 14.500 fr., une peau brute de renard sibérien. C'est le prix le plus élevé qu'on ait jamais payé pour une fourrure de ce genre.

Mais, dans un autre genre, les grands fourreurs — de doigt dans l'œil — Cecil Rhodes-Chamberlain and Co, paieront encore beaucoup plus cher la peau de l'ours transvaalien, qu'ils ont vendue avant de l'avoir tué.

Et encore, qui dit que ce ne sera pas eux, dont l'oncle Paul finira par tanner le cuir, pour ressemeler la botte qu'il flanquera dans les derrières de Kitchener et de lord Roberts (Macaire).

Il paraît que la vieille Queen aurait chargé ce dernier de présenter ses condoléances à la veuve du général Joubert.

La reine prie le maréchal d'ajouter que le peuple anglais estimait son mari comme un courageux soldat et un loyal ennemi.

Pour un peu plus, la Joyeuse Com-mère de Windsor y allait de sa larme; tant il est vrai que la royale veuve du prince Albert n'est demeurée inconsolable que faute d'avoir pu convoler en secondes noces... avec un crocodile.

FRANC-SILLOM

BIBLIOGRAPHIE

LE PETIT POÈTE
PARIS-NICE.

Sommaire du 1 avril.

Ce numéro contient avec le portrait et la bibliographie de notre collaborateur Jean Bach-Sisley par Augustin Anglès, un ravissant sonnet de Charles Anglès, le Drapeau. O. Justice et Honneur et Crimée, Louis Lafargette. En avant, S. Paoli. Mignardises, A. Souvan; Rondeau, Jean Bach-Sisley. La Jeune fille, A Anglès. Lyon, G. Deville. L'heure présente, Ch. Mère, etc.

Echos, bibliographie, etc.

A Lyon, chez Heine, 4, rue Victor-Hugo.

Specacles et Concerts

CASINO DES ARTS

Concert tous les soirs à 8 heures.

Les cyclistes Yago et Miss Mary; les Bonne; les Haylons.

SCALA-BOUFFES

Au programme : les Minty, danseuses; Roux, l'athlète acrobate.

GUIGNOL DU GYMNASSE

30, quai Saint-Antoine.

Tous les soirs, Guignol chez les Boërs, pièce à grand spectacle en 7 tableaux, par Paul d'Yvoir.

Dimanches et fêtes, matinée à 2 h.

BULLETIN FINANCIER

Le marché de nos rentes manifeste une certaine hésitation. Les ventes au comptant paraissent peser sur la tenue des cours à terme. Quant au reste de la cote la fermeté domine bien que le mouvement d'affaires soit peu actif.

Le 3 o/o a reculé de 101,30 à 101,20; le 3 1/2 o/o reste à 103,10: l'Amortissable n'a pas été coté.

La Banque de France a baissé de 20 à 4,260.

Les autres sociétés de crédit par contre ont montré une fermeté remarquable et sont pour la plupart en hausse marquée. Le Comptoir National d'Escompte a passé de 665 à 672; le Crédit Lyonnais s'est avancé à 1,208 et la Société Générale à 611; nos chemins ont progressé; le Lyon à 1,940 le Nord à 2,450; l'Orléans à 1,805.

Le Suez clôture à 3,508 au lieu de 3,495. Parmi les fonds étrangers; l'Extérieure s'élève à 73.72; l'Italien à 94.65; le Portugais à 2,535; la Russe 3 o/o 1,891 à 85.75 le Turc D a 33.55; la Banque Ottomane à 580.

Les actions de la Société Minière Joltaïa Ricka sont en hausse nouvelle à 139.

Le Propriétaire-Gérant; V. FOURNIER.

Imp. P. LEGENDRE & C^{ie}, Lyon. — Anc. Maison A. Wal tene

DEMANDEZ DANS TOUTES LES GARES ET LES KIOSQUES

LE WAGON

Indicateur des Chemins de Fer contenant toutes les modifications survenues à l'horaire des chemins de fer P.-L.-M. pour le Service d'Hiver. — Prix : 30 cent. Franco, 40 cent.

Vente en gros L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON et dans ses Succursales.

FORTES REMISES AUX MARCHANDS